

Sujet type CCINP (Source : UPLS)

C'est à démêler les liens entre soi, les autres et le monde organique et inorganique qui nous constituent que je voudrais m'attacher dans cet ouvrage. Car pour donner suite à la question "qui suis-je ?", il nous faut raconter notre histoire, intercalant entre l'écriture (*graphie*) et soi (*bios*) le rôle tiers du milieu naturel (*oikos*). Toute biographie en ce sens est une écobiographie. "Le chemin qui va de soi à soi fait le tour du monde", dit-on. Dans ce tour, qui peut être aussi un accordage, la nature occupe une place majeure. Le soi découvre, dans la définition de ce qu'il cherche à être et de ce qui le fait tenir, l'importance de l'autre que soi, pas nécessairement humain. Cette histoire explore nos ancrages et nos appartenances, nos désirs et nos attentes. Elle ose reconnaître les recoins cachés, discrets et ténus, qui nous attachent à la fragilité du monde. Elle est nourrie de toutes ces capillarités secrètes, mais parfois dites, qui nous lient et nous relient aux autres, aux animaux, aux végétaux, à la nature. Dans la précarité évanescence de leurs présences, elles nous soutiennent, nous font tenir debout sur la Terre et contribuent à une forme d'exploration et d'explicitation de soi. Cette histoire qui commence par le temps qu'il fait, je l'appellerai donc "écobiographie". Elle engage une écriture de soi faite de chair et de souffles, de parfums et de textures, avant qu'elle ne se fixe en phrases et en textes. Tout comme la géographie est une écriture du sol et de soi dans le sol, l'écobiographie articule un déchiffrement du soi vivant avec un territoire, dans et avec un souci de la Terre. Elle mobilise une interprétation de soi dans la chair vive de relations avec notre milieu où nous ne sommes pas au centre, ne cédant ni à la tentation de la disparition de soi dans un grand tout naturel, ni à l'exaltation d'un soi qui, pour se tenir en soi, s'affranchirait de tous liens.

Penser l'homme en ses appartenances charnelles avec la texture des vivants n'est pas le penser moins mais le penser mieux. L'écologisme n'est pas un antihumanisme. Dans nos vies, il y a des paysages qui sont des passages vers l'autre que soi par soi. Des paysages et non pas *le* paysage car le paysage, voire la nature, sont des mots trop vastes pour pouvoir être habités. Il y a ainsi, parmi eux, d'autres humains qui comptent et sur qui compter ; un arbre aux ramures offertes et non pas des plantes en général ; un fond de vallée creusée par une rivière et non pas la nature ; un animal de compagnie, de compagnie vraiment, ou la fugace étincelle bleutée du sauvage martin-pêcheur, et non l'animalité ; autant de traces de cette singulière présence. "La géographie est au sens premier du terme une écriture de la terre, on ne saurait mieux dire, ça m'écrase d'évidence ; l'immuable géographie de mes livres dessine un pays archaïque, un pays haut, pelu, bourru, violemment doux, ardemment rogue, perdu et retrouvé toujours, quitté et lancinant. [...] Si j'osais, si j'osais vraiment, si j'avais moins de peur et davantage de force, on ne passerait pas par les histoires, le roman, la nouvelle, on n'aurait pas besoin de ces détours et méandres charnus, on ne raconterait rien et le blanc monterait sur la page jusqu'à la noyer de silence. On ferait ça, on serait à l'os de l'étymologie, dans le poème des choses nues révélées, le vent, les arbres, le ciel, les nuages, la rivière, les odeurs, le feu, la nuit, les saisons. Il s'agirait de restituer un monde [...] et ma place serait là, enfoncée dans les pays et dans la rumination lente du verbe¹." Je trouve, dans ces mots de romancière, l'enjeu de toute écobiographie. Conter, c'est se raconter avec la grande et épaisse texture du monde. Comment comprendre autrement que par un geste profondément éthique et politique l'idée qu'il s'agit là d'oser, à rebours de nos pudeurs qui sont aussi des normes intériorisées, d'oser vraiment chanter la joie tragique d'être au monde ?

Ce qui va suivre poursuivra, sur un triple plan, une même intention : valoriser une approche d'écologie à la première personne invitant à une réforme du soi écologique par une compréhension renouvelée de nos liens avec la Terre. Elle prépare et accompagne une réforme de nos manières de faire monde avec les autres, humains et non humains, avec ceux que Bruno Latour nomme les Terrestres².

¹Marie-Hélène Lafon, *Traversée*, Guérin, Chamonix, 2015, p. 47-48.

²Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, La Découverte, Paris, 2017.

À cette fin, un mot s'impose sur la construction de cet ouvrage. Il cherche à dire que nos expériences de la nature sont polyphoniques³. Ce qu'elles peuvent parfois avoir de solitaire à première vue se trouve solidaire des manières d'entente propres avec la nature qui caractérise une culture. Elles sont liées également aux grands moments d'élaboration ou de reprise symbolique, que les philosophies, avec d'autres et notamment les arts, condensent. Je tisserai le fil de ma propre écobiographie comme un exercice visant à attester la consistance des liens, d'ordinaire tus, qui me font être. Ce n'est pas une impudeur mais bien plutôt une interrogation portée sur l'incitation à la pudeur, qui peut être aussi une forme de contrôle et de discipline, sinon de violence symbolique que nos sociétés encouragent, en écrasant ces minuscules expériences qui nous constituent comme secondaires ou vaguement romantiques. M'encourager à (me) dire reconnaît, sans fanfaronnade, que moi aussi, modestement, j'ai appris non plus à exercer une emprise sur la nature mais à être en prise avec elle.

Jean-Philippe PIERRON

Je est un nous. Enquête philosophique sur nos interdépendances avec le vivant,
Actes Sud, 2021, p. 15-17.

I. RÉSUMÉ (8 points)

Vous résumerez ce texte en 100 mots ($\pm 10\%$) en vous aidant du document-réponse.

II. DISSERTATION (12 points)

« Penser l'homme en ses appartenances charnelles avec la texture des vivants n'est pas le penser moins mais le penser mieux » déclare Jean-Philippe Pierron.

Dans quelle mesure cette affirmation éclaire-t-elle votre approche des expériences de la nature, telles qu'elles apparaissent dans les œuvres au programme ?

(CORRIGÉ)

I. RÉSUMÉ

1) Présentation de l'extrait

Le texte à résumer est extrait de l'essai *Je est un nous* (Actes Sud, 2021) de Jean-Philippe Pierron. Le philosophe y définit ce qu'il entend par « écobiographie », mot qu'il invente et dont il donne une définition en passant par l'étymologie : c'est l'écriture (*graphie*) de sa vie (*bios*) en passant par le milieu naturel ou le territoire (*oikos*). Une autobiographie répond à la question « qui suis-je ? » (érigée au rang de question philosophique par Montaigne au XVI^e siècle). À cette question classique, Jean-Philippe Pierron répond de façon originale, en intégrant un souci contemporain, celui de l'écologie. Pour se dire, il ne suffit pas de se raconter : il faut se pencher sur les liens que l'on entretient avec les autres (la communauté, thème de l'année dernière) et le monde « organique et inorganique » : ce que l'on appelle « la nature ». Pour savoir qui l'on est, il faut s'interroger sur les liens (le mot revient à de nombreuses reprises, ainsi que les verbes « lier » et « relier ») tissés (cette métaphore est omniprésente dans le texte : « fils », « tissés », « tisser », « tissage », « texture », et « texte ») avec les autres : animaux, végétaux, paysages. Il faut donc (paradoxalement) se décentrer (ligne 20) pour se dire. Ces liens sont discrets et il revient à l'écobiographie de les mettre en évidence : le texte insiste leur discrétion : « recoins cachés, discrets et ténus » « fragilité » « capillarités secrètes » « précarité évanescence ».

Le texte se propose donc de réfléchir aux appartenances (le programme de l'année dernière montrait la complexité de ce concept : nous appartenons à une communauté et elle nous appartient, nous la faisons nôtre). Dans le second paragraphe, l'auteur met en évidence le rôle joué par les paysages dans la construction de notre identité singulière ; il refuse de parler du paysage, de la nature, de la végétation et des animaux en général, des concepts désincarnés, pour montrer l'importance des expériences singulières : tel paysage, tel arbre, telle forêt, tel animal, telle espèce. Il oppose ainsi le paysage (l'article est en italique) aux paysages (on notera le pluriel). L'auteur cite longuement

³Polyphonie : du grec *poly* « nombreux » et *phonê* « voix », « son » : combinaison de plusieurs voix ou parties mélodiques, dans une composition musicale. Le claveciniste Domenico Scarlatti composa une partition, le *Stabat Mater*, à dix voix.

la romancière Marie-Hélène Lafon, qui rêve de dire tout simplement le paysage, de le « restituer » (ligne 40), de quitter le récit, la fiction, la narration, pour dire ce qui est. L'écobiographie a donc pour objectif de dire, non comment l'homme est dans le monde, mais comment il est au monde (on reconnaît ici le concept de être-au-monde du philosophe Merleau-Ponty). Il s'agit de « faire monde » (ligne 50) : le monde n'est pas donné mais construit, et nos représentations et nos expériences sont justement constitutives du monde tel qu'il est (cette idée est au cœur de notre programme « Expériences de la nature »).

Le troisième paragraphe précise encore le projet de Jean-Philippe Pierron : « faire de l'écologie à la première personne » : non pas des discours sur ma nature, mais délivrer une expérience individuelle, intime, de la nature vécue et ressentie (une phénoménologie, donc) en tenant compte de tous les autres (il précise ce qu'il entend par là en citant le philosophe Bruno Latour : les « humains » et les « non-humains » ligne 50).

Le dernier paragraphe est consacré à la notion de polyphonie. Une note de bas de page définissait ce mot : une polyphonie est une composition musicale où se combinent des voix, de manière à produire une mélodie harmonieuse. Nos existences ne sont pas « solitaires » mais « solidaires » (on relèvera le jeu de mots ou paronomase). Nos manières de ressentir un territoire produisent de la culture (des textes, de la philosophie, de la poésie, des récits, des arts). L'auteur affirme son projet : se dire en passant par le territoire, y compris par des détails infimes et généralement passés sous silence (animaux familiers, arbres, jardins) non par impudeur mais parce que cela permet à l'individu de se dire « mieux », de façon plus exacte. Il réfute l'injonction à la discrétion, qui est une forme de contrôle.

2) Les mots du texte

texte (XII^e s.), empr. au lat. *Textus* « chose tissée, tramée » d'où « tissu, enlacement » ey « récit, discours », en latin chrétien « texte de la parole divine ». au XIII^e s. « œuvre écrite ». mots de la même famille : textuel, contexte, textile, texture « disposition des fils », « arrangement, disposition d'une matière ».

capillarité : de *capillus*, « cheveux ».

évanescent (XIX^e s.) : du part. pres. du verbe lat. *evanescere* « s'évanouir, disparaître », « fugitif, qui disparaît graduellement ».

précarité (XIV^e s.) empr au lat. jur. *precarius* « obtenu par la prière » de *precari* « prier », d'abord empl. au sens de « ce qui ne s'exerce que grâce à une autorisation révocable » et à partir du XVII^e s. au sens de « incertain, fragile ».

compagnie : du lat. Vulg. **compania* « assemblée, réunion, fréquentation ». mots de la même famille : *compagnon* (XI^e s.) du lat. Tard. *companio*, « qui mange son pain avec qqun », copain, accompagner, compagnonnage. L'animal de compagnie est donc un compagnon, il est aussi proche de vous que vous « copains », ceux avec qui vous prenez vos repas.

Culture : empr. au lat. *cultura* « culture du sol ». 1. traitement du sol en vue de la production agricole. 2. Fructification des dons naturels permettant à l'homme de s'élever au-dessus de sa condition initiale et d'accéder individuellement ou collectivement à un état supérieur. Activité qui permet à l'homme de se développer et d'épanouir les composantes de sa personnalité. Mots de la même famille : *cultiver*, *cultivateur*, *culturel*, *inculte*, *acculturation*.

Soin (XI^e s.) : souci, préoccupation, effort. Mots de la même famille : *soigner* (XII^e s.) peut-être du franc. * *sunnon* « s'occuper de, se soucier de » « donner des soins à un malade » (XVII^e s.), *soigneux*, *soignant*, *soignante*, *aide-soignant*, *soigneur*.

Souci (XIII^e s.) : inquiétude, préoccupation. De *souci*, du lat. *sollicitare* « agiter, inquiéter, troubler ».

3) Structure du texte

I. L'autobiographie doit être une écobiographie.

- Pour répondre à la question « qui suis-je ? » je dois tenir compte des autres (humains, animaux, végétaux, territoires) donc de la nature.
- Une autobiographie est donc une écobiographie,
- qui s'attache à de petites choses discrètes et fragiles,
- à la matérialité du territoire,
- et incite le sujet à se décentrer.

II. L'écobiographie propose une nouvelle vision de l'homme.

- qui doit être pensé comme un vivant parmi les vivants, afin de saisir sa juste place,
- qui doit se pencher sur nos liens avec un territoire particulier plutôt qu'avec la nature en général,
- qui aspire à dire ce qui est plutôt qu'à raconter, comme le rêve Marie-Hélène Lafon
- et qui saisit un être au monde.

III. L'écologie doit être pensée comme une expérience de la nature

- doit s'écrire à la première personne
- doit manifester le souci de tous les autres, humains et non-humains, avec lesquels nous entretenons des relations polyphoniques
- doit accorder une place aux arts, qui reprennent ces expériences
- l'écobiographie doit dire nos liens avec le territoire qui nous a constitués sans fausse pudeur, la pudeur étant souvent une forme de contrôle social.
- elle nous incite non à dominer la nature mais à en faire partie

4) Proposition de corrigé

Pour savoir qui l'on est, il faut savoir quel territoire on partage avec d'autres vivants, fragiles et presque invisibles.

En vérité, vivant parmi d'autres, l'homme se construit non dans la nature — un concept trop général — mais dans une terre particulière dont il fait l'expérience sensible, et dont l'écriture devrait constater l'existence.

L'écologie doit donc reconnaître ces expériences singulières et intimes, leur saisie par l'art, nous inciter à dire, loin des discours normés et impersonnels, nos interdépendances avec des animaux, des plantes, des lieux, notre participation au monde plutôt que notre domination. 100 mots

II. DISSERTATION

Rappels

On souligne les titres

On ne mets pas de guillemets autour des titres

On orthographie correctement les noms des auteurs

On ne parle pas de « fonctionnement » ou de « connexion » au sujet de la nature. Seuls les appareils sont connectés !

« Penser l'homme en ses appartenances charnelles avec la texture des vivants n'est pas le penser moins mais le penser mieux. » (Jean-Philippe Pierron)

Analyse de la citation

- « la texture des vivants » : les métaphores du lien, du tissage, de la texture, du texte, sont très présentes dans cet extrait. Jean-Philippe Pierron compare la nature à un tissage : toutes les vies s'entrecroisent de manière à former un tissu ou un tissage. L'homme est pris dans ce tissage, il en fait partie. Il est un vivant parmi les autres.
- « les appartenances charnelles » : la chair, c'est le corps, les sens. Jean-Philippe Pierron veut rappeler que l'homme est avant tout un être de chair et de sang. Il perçoit le monde qui l'entoure grâce à ses sens, son corps. C'est d'abord par notre corps que nous appartenons au monde.
- « penser moins » / « penser mieux ». En pensant l'homme comme un vivant parmi les vivants, on ne lui retire rien, on ne le réduit pas à un rang inférieur au sien, on ne le pense pas « moins ». On le pense mieux, c'est-à-dire de manière plus juste, plus exacte.

Explicitation et reformulation de la thèse : en pensant l'homme comme un vivant parmi d'autres, on lui donne sa juste place.

Problématique : penser l'homme comme un vivant parmi d'autres, est-ce le penser avec justice et justesse ?

PLAN SEC

1) Il faut penser l'homme tel qu'il tisse son existence avec les autres êtres vivants.

a) *L'homme a une expérience charnelle du monde, il appartient au monde par son corps.*

b) *Cette expérience du monde nous relie aux autres vivants.*

c) *Penser l'homme comme un vivant parmi les vivants, c'est donc le remettre à sa juste place. L'homme appartient au monde, au « tissu des vivants ».*

2) L'homme est aussi un savant ; il doit être étudié comme le seul vivant capable d'objectiver et étudier cette « texture du vivant ».

a) *L'homme objective la nature.*

b) *L'homme est un savant.*

c) L'homme vit dans un monde d'objets et de machines, autant que « dans la nature ». Grâce à ces objets, le monde lui appartient.

3) L'homme est celui qui tisse ces deux expériences, sensible et savante.

a) Les deux expériences (sensible et savante, charnelle et intellectuelle) ne sont pas en conflit ; l'homme est à la fois un être sensible et un être savant.

b) La science et le technique peuvent permettre de mieux connaître et apprécier le vivant. L'émotion peut orienter l'homme vers le désir de comprendre la nature.

c) cette double expérience produit la nature, qui est un tissage de toutes ces expériences.

RÉDACTION

Le philosophe Jean-Philippe Pierron estime que les humains devraient davantage reconnaître le rôle joué par les vivants non-humains dans la constitution de leur identité. Notre personnalité est le fruit des rencontres amoureuses, amicales, professionnelles que nous avons faites, le produit d'une culture, d'une éducation, d'une formation intellectuelle et scolaire, d'engagements divers. Pourtant, les lieux où nous avons grandi, les paysages que nous avons traversés, les jardins que nous avons connus, les animaux domestiques — chats, chiens — ou sauvages — oiseaux des villes, oiseaux des champs — que nous avons côtoyés, ont forgé notre sensibilité, notre être-au-monde. L'homme doit se rappeler qu'il est un vivant parmi les vivants : « *Penser l'homme en ses appartenances charnelles avec la texture des vivants n'est pas le penser moins mais le penser mieux* », écrit Jean-Philippe Pierron. Il faut donc penser l'homme comme un vivant parmi d'autres, comme un corps, dans ses liens charnels avec les animaux et les végétaux, pris dans le grand tissu du vivant. Mais une critique se profile : penser l'homme comme faisant partie de la nature, indépendamment de la culture, de la société, de sa capacité à raisonner et à parler, à analyser, ne serait-ce pas priver l'homme de sa principale caractéristique ? Ne serait-ce pas mal le penser, oublier quelque chose, le penser « moins » ? Selon Jean-Philippe Pierron, c'est le penser « mieux », c'est-à-dire de façon plus juste, plus exacte, plus honnête. Cette affirmation de Jean-Philippe Pierron nous invite à questionner la notion d'appartenance. Est-ce que nous — humains — appartenons pleinement et uniquement à la texture du vivant ? Ne faut-il pas penser l'homme dans sa capacité à se décoller de la nature ? Nous répondrons à cette question en nous appuyant sur *La connaissance de la vie* (1965) de Georges Canguilhem, *Vingt mille lieues sous les mers* (1868) de Jules Verne et *Le Mur invisible* (1963) de Marlen Haushofer. Dans un premier temps nous verrons que par notre expérience sensible de la nature, nous appartenons à la texture du vivant. Nous montrerons cependant que l'expérience scientifique nous permet de nous approprier la nature. Nous verrons enfin que l'homme a de la nature une double expérience, à la fois charnelle et savante.

*

* *

Il faut penser l'homme tel qu'il tisse son existence avec les autres êtres vivants. L'homme a une expérience charnelle du monde, il appartient au monde par son corps. Notre expérience du monde est avant tout charnelle et sensorielle : ce sont notre corps, nos cinq sens et nos organes qui nous relient au monde. Georges Canguilhem rappelle qu'on « *jouit de la nature* » (et non des lois de la nature). Le professeur Aronnax et la narratrice sont à l'écoute de leur corps et de leurs sensations, lorsque le premier plonge, lorsque la seconde travaille : « *Ce n'est que lorsque la connaissance d'une chose se répand lentement à travers le corps qu'on la sait vraiment.* » déclare la narratrice du *Mur invisible* (LMI, p. 72).

Cette expérience du monde nous relie aux autres vivants. Les gestes, les contacts, les sensations relient l'homme aux autres vivants, aux animaux, aux végétaux. Ses gestes et son travail relient la narratrice du *Mur invisible* à la terre, aux végétaux et aux animaux. Elle se sent extrêmement proche de certains animaux (la vache Bella, Taureau, le chien Lynx, les chats) avec lesquels elle forme « une étrange famille ». Elle se met elle-même à penser comme une forêt : « *C'est comme si la forêt avait commencé à allonger en moi ses racines pour penser avec mon cerveau ses vieilles et éternelles pensées* » (p. 215) et elle ressemble de plus en plus à un arbre : « *Je ressemblais davantage à un arbre qu'à un être humain, un souche brune et coriace qui a besoin de*

toute sa force pour survivre » (p. 96). Ce n'est pas la forêt qui lui appartient, c'est elle qui appartient à la forêt. Quant au capitaine Nemo, il est tellement lié à la mer que le professeur Aronnax l'appelle « *l'homme des eaux* ». Sa vie, ainsi que celle des matelots, dépend entièrement des ressources halieutiques. Tout dans le *Nautilus* vient de la mer : nourriture, boisson, vêtements, énergie propulsant le sous-marin. L'homme est donc pris dans la texture du monde, de la nature, sans lequel il ne saurait vivre.

Penser l'homme comme un vivant parmi les vivants, c'est donc le remettre à sa juste place. En pensant l'homme comme un vivant parmi les vivants, sa vie étant tissée à leur, on le pense mieux. Oublier que l'homme est un vivant, c'est oublier toute une partie de son identité, de sa nature. Pour la narratrice du *Mur invisible*, humains et animaux sont soumis à une même loi, un même destin : « *Être mis au monde et mourir n'est pas un honneur, c'est le sort de toutes les créatures et cela ne signifie rien de plus* » (p.88). Selon Canguilhem, l'homme a trop tendance à croire qu'il vit « un règne séparé » qu'il n'a pas grand-chose de commun avec les animaux qu'il qualifie rapidement de « *stupides* ». L'homme juge bêtes les araignées et les oiseaux qui ne savent que faire des toiles et des nids, sans comprendre que les animaux résolvent les problèmes que leur vie leur pose : certes l'araignée ne fait pas d'équations, mais parce qu'elle n'en a pas besoin pour vivre. Un biologiste pouvait ainsi affirmer que les poissons ne mènent pas leur propre vie, et que c'est la rivière qui la leur fait mener – contrairement à l'homme qui ferait des choix. C'est méconnaître que la vie est « résolution de problèmes » et que l'homme, l'araignée, le poisson et l'oiseau sont soumis à une même condition, résoudre des problèmes – même s'il ne s'agit pas des mêmes problèmes. Pour comprendre l'homme, il faut faire de la biologie, et il faut parfois accepter de « se sentir bête » pour Canguilhem, c'est-à-dire accepter que nous avons de la nature une expérience vécue.

Pourtant, l'homme n'est pas qu'un animal. Il n'a pas qu'une expérience charnelle de la vie. S'il appartient à la texture du vivant, il peut aussi s'en détacher, par la pensée, la culture, la science, la technique.

*

L'homme est aussi un savant ; il doit être étudié comme le seul vivant capable d'objectiver cette « texture du vivant ». L'homme objective la nature. L'homme est le seul à *analyser* la nature, à la décomposer, à la mettre en chiffres et en équations. L'homme ne se contente pas de vivre : il pense le vivant et est le seul à le faire. Mais cela exige « *un décollement de l'homme et du monde* » comme le souligne Canguilhem : une distance, un recul, symbolisé par le hublot dans le roman de Jules Verne. Le hublot, dans *Vingt mille lieues sous les mers*, témoigne de cette capacité de l'homme à mettre à distance la nature (par une vitre), à la voir comme un paysage (encadré par le cercle du hublot). L'homme occidental a inventé le concept de « nature » : il objective la nature, la met à distance par la conscience. Cela permet à l'homme d'étudier et de questionner la nature, de s'interroger sur ses lois et donc de mieux la comprendre. Jules Verne énumère les sociétés savantes, académies des sciences, journaux, musées, bibliothèques chargés d'étudier scientifiquement les phénomènes naturels. Le professeur Aronnax (du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris) et les savants occidentaux tentent ainsi, par des raisonnements scientifiques, de savoir quelle est la nature de la « chose » qui attaque les navires : ils font des hypothèses qu'ils tentent ensuite de vérifier. La nature est donc un phénomène à étudier rationnellement, elle obéit à des lois, elle est homogène, régulière, prévisible, et pas seulement à ressentir : la médecine et la biologie sont selon Canguilhem les disciplines qui l'étudient.

Non content d'objectiver la nature, l'homme la mesure, la cartographie, la représente, la classe. Il sait depuis Galilée que la nature agit selon des processus physico-chimiques obéissant à des « lois ». C'est donc par le filtre de la science que l'homme étudie la nature. Les Grecs ont été les premiers, selon Canguilhem, à avoir une double appréhension du monde, à la fois comme écoumène (monde habité par les hommes, monde où se déploie l'expérience humaine) et comme représentation mathématisée (Ératosthène, Hipparque et Ptolémée ont inventé la géographie mathématique, où l'espace est quadrillé, orienté et figuré à l'échelle). Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, l'espace est représenté dans des cartes marines quadrillées, à l'échelle et orientées. La

narratrice du *Mur invisible* se sert elle aussi d'une carte routière de Hugo pour prendre conscience du territoire dans lequel elle est contrainte de vivre. C'est une représentation de l'espace dont aucun animal n'est capable, car l'animal sent et arpente le territoire (en fait, son milieu) autrement, comme le rappelle Canguilhem dans le chapitre « Le vivant et son milieu ». La nature devient un ensemble de données chiffrables. Le capitaine Nemo, justement qualifié de « Galilée moderne » (p. 185), se livre à des observations au sextant et des calculs (par exemple pour déterminer la position du sous-marin, grâce aux repères de longitude et de latitude). De nombreux instruments de mesure sont énumérés lorsqu'il fait visiter le *Nautilus* au professeur Aronnax. Le temps et la température sont de bons exemples de cette objectivation de la nature : ils ne sont plus seulement ressentis et vécus, mais mesurés. Le temps est mesuré grâce à un calendrier (et le professeur Aronnax tient un journal précis de ses expériences) et grâce à des horloges et des chronomètres. Il ne s'agit pas seulement de vivre des expériences, de les ressentir, il faut également les noter, les mesurer, les comparer. Le personnage de Conseil est le symbole de cette objectivation de la nature. Incapable de reconnaître les poissons, peu soucieux d'expérience vécue, mais fou de classification, il cherche à faire entrer tous les spécimens dans des cases.

Enfin, l'homme se différencie des autres vivants par les objets dont il s'entoure. Hannah Arendt distingue trois formes de vie humaine : le travail (qui consiste à assurer notre vie biologique), l'oeuvre (qui produit des objets, des monuments, des textes durables) et la politique (qui produit des institutions). Parce qu'il ne peut se contenter d'une vie biologique, l'homme fabrique des objets destinés à lui survivre (outils, instruments, objets, monuments) qui ne sont pas destinés à la consommation immédiate, ni promis à la destruction. Les objets (en particulier les objets d'art) témoignent de la capacité de l'homme à s'arracher à la nature. Ces objets permettent une maîtrise du monde et de la nature. L'homme intervient sur la nature grâce à des objets : il cultive la terre grâce à des bêches, des pioches, etc. Les instruments et outils (fusils, carabines, munitions, jumelles, allumettes, bougies, médicaments, pansements) entreposés par le prévoyant Hugo dans le chalet permettent à l'héroïne du *Mur invisible* de survivre (*LMI*, p. 49). Quant au *Nautilus*, il est meublé d'une foule d'objets, mais aussi de tableaux, d'objets d'art, d'instruments de musique qui rendent la vie agréable, digne d'être vécue avec humanité : l'homme vit dans la culture, autant que dans la nature.

L'homme s'approprie son milieu en le transformant, en le peuplant d'objets mais aussi de machines. Depuis le XVII^e siècle, les machines jouent un rôle de premier plan dans le monde humain. Descartes prend même les machines (fontaines à eau, moulins, horloges, montres, automates) comme modèle d'intelligibilité du vivant, comme le rappelle Canguilhem. C'est sa manière à lui d'être vivant, de résoudre les problèmes que lui pose la vie. L'homme vit donc dans un monde d'objets et de machines, autant que « dans la nature ». En d'autres termes, l'homme ne se contente pas d'appartenir « à la texture des vivants » : grâce à la science aux techniques, c'est le monde, la nature, qui appartiennent à l'homme.

L'homme n'est pas seulement un savant, c'est aussi un ingénieur qui se sert de ses connaissances scientifiques pour modifier le monde qui l'entoure. La nature est un objet qu'il étudie mais également modifie. Selon Auguste Comte (cité par Canguilhem) l'homme est le seul vivant à modifier son milieu. Le professeur Aronnax est un grand admirateur de l'ingénieur français Ferdinand de Lesseps, qui entreprend le percement du canal de Suez reliant la mer Rouge à la mer Méditerranée. L'héroïne du *Mur invisible* constate elle aussi que seul l'homme édifie des monuments, « oléoducs, conduites de gaz, centrales électriques », dont il fait d'ailleurs « des dieux » (*LMI*, p. 259). L'homme ne se meut donc pas dans la seule nature. Son monde est technique, peuplé de machines. Le capitaine Nemo est le concepteur et le constructeur du *Nautilus*, une machine prodigieuse. La salle des machines fait d'ailleurs l'objet d'un chapitre à part entière. Lorsqu'il fait visiter le *Nautilus* au professeur Aronnax, Nemo l'étourdit de données chiffrées : dimensions, surface, volume, pression, épaisseur, profondeur, vitesse... Tous les phénomènes sont mesurables.

L'homme a donc les moyens de penser et de modifier la nature. Il peut se sentir supérieur à elle, voire penser qu'il n'en fait pas tout à fait partie. Selon Canguilhem, les Grecs ont eu besoin de

dévaloriser la nature et l'animal pour valoriser l'homme. Canguilhem alerte toutefois sur les risques d'une approche mécanique, froide et mathématique du monde. Dans un monde où tout se chiffre, la vie des vivants a un prix (et non plus une valeur), les gestes deviennent des mouvements mesurables et à économiser, tout est jaugé en fonction d'une rationalité et d'une rentabilité, le travail taylorisé perd son sens, et la nature est méprisée, dépréciée (*La machine et le vivant*). Quant à la catastrophe qui affecte la vie dans *Le Mur invisible*, tout laisse à penser qu'il s'agit d'une catastrophe nucléaire causée par les ingénieurs et les chefs d'Etat.

*

L'homme a du vivant une double expérience, sensible et savante. Les deux expériences (sensible et savante, charnelle et intellectuelle) ne sont pas en conflit ; l'homme est à la fois un être sensible et un être savant et pour le penser avec justice et justesse, il faut tenir compte de ces deux dimensions ; elles ne se superposent pas, ne s'affrontent pas, elles dialoguent. En réalité, si les deux expériences (l'expérience vécue, charnelle et sensible, et l'expérience scientifique) semblent en conflit, elles ne le sont pas, rappelle Canguilhem. L'homme est à la fois un vivant et un savant. Si la vie est résolution de problèmes, l'homme a une spécificité: il résout des problèmes comme tous les animaux mais aussi des problèmes moraux ou existentiels, qu'il résout par la science, la technique, la discussion politique, la culture.

La science et le technique ne sont pas toujours une tentative de dominer la nature. Elles peuvent permettre de mieux connaître et apprécier le vivant. C'est par une démonstration qu'Aronnax prouve à Ned Land l'interdépendance du vivant. S'il condamne la chasse au lamantin, qui a éteint l'espèce, c'est parce que ces animaux mangent des algues. Si l'espèce s'éteint, les algues proliféreront dans le Rio de la Plata, empoisonnant les hommes et le bétail. C'est une machine, le *Nautilus*, qui permet à Aronnax de mieux apprécier la beauté des fonds marins, qu'il ne connaissait que par l'étude scientifique. Inversement, l'expérience vécue peut nous inciter à vouloir comprendre la nature. Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, les perles sont à la fois des merveilles que l'on admire pour leur beauté, leur orient, leur couleur, leur forme, leur taille, et des phénomènes naturels que le savant peut expliquer (des concrétions calcaires produites par les huîtres). C'est parce que l'homme est émerveillé par la beauté de ces objets qu'il a envie d'en savoir plus sur eux. Les deux expériences (vécue et scientifique) ne s'opposent donc pas. La collection, la vitrine, le musée montrent que l'homme peut à la fois classer, comprendre des objets, et les apprécier pour leur beauté. C'est tout le sens des collections réunies par Nemo dans son *Nautilus* : il expose des coquillages dont il apprécie la valeur en esthète et en savant. Il y a d'ailleurs deux musées dans le *Nautilus*, un musée d'art et un musée d'histoire naturelle.

La nature est le produit du tissage de toutes ces expériences. Elle n'est pas qu'un décor où l'homme vivrait ses expériences, ou une matière inerte sur laquelle il fait des expériences. Non : la nature est le produit du tissage de toutes les expériences des vivants, de la superposition de tous les milieux (celui de la tique, du chien, de l'homme), des expériences végétales et animales, qui sont toutes dynamiques et transformatrices. Chaque vivant interagit avec son environnement, même l'amibe, rappelle Canguilhem. Mieux penser l'homme suppose donc de le saisir dans la texture du vivant, mais également de mieux penser la nature elle-même, comme tissage des expériences vécues par tous les « Terrestres ».

*

* *

L'homme appartient charnellement au monde ; il est lié à tous les vivants et ne doit pas oublier le rôle que les animaux, les plantes, les paysages, les écosystèmes, jouent dans la formation de sa personnalité. Toutefois, l'homme a aussi la capacité de s'approprier la nature par la science et la technique. Cette capacité ne doit pas lui faire oublier qu'il est aussi un vivant. L'émerveillement, qui peut être apporté par les arts et par les sciences, permet de repenser ces réseaux d'appartenance de la nature à l'homme et de l'homme à la nature.